



« Les livres peuvent naître des sentiments les plus divers. Parfois, c'est par besoin de s'expliquer à soi-même des hommes ou des événements qu'on prend la plume. En ce qui concerne ce livre, je sais parfaitement pourquoi je l'ai écrit : il est né d'un sentiment peu courant, mais très énergique, la honte ».

Quand Stefan Zweig publie enfin sa magistrale (quoique très personnelle) biographie de l'explorateur Fernand de Magellan, nous sommes en 1937. Deux ans avant le début du conflit mondial. Cinq ans avant que son auteur se donne la mort, au cœur des ténèbres brésiliennes. Avec Arthur Schnitzler, Zweig l'autrichien est sans doute le plus fin connaisseur des tourments de la psyché humaine. Il est obsédé par « les rêves oubliés », « la confusion des sentiments », le passé, la guerre. Redécouvrir sa vision de **Magellan**, c'est aussi raviver un Zweig bondissant en narrateur des pôles. L'**éditeur Paulsen** propose cette ressortie de *Magellan* en beau **livre**. Cartes, gravures anciennes, eaux-fortes, carnets de bord, près de 300 photos et documents inédits, un régal !

Les récits de mer sont toujours fascinants. Les plus jeunes vont y trouver matière à rêver. Les « grands » vont embarquer à bord de l'une des cinq coques de noix que Charles Quint avait allouées à l'intrépide navigateur portugais. A l'origine, il s'agissait de contourner la barrière des Amériques pour faire passage vers les mers australes. Dans les faits, l'expédition va tourner au cauchemar. Mutins, froid, découragement auraient dû avoir raison de l'entreprise. Stefan Zweig n'y ménage pas l'idole. Magellan y est son miroir : obsessionnel et complexe, mû par l'irrépressible désir de la conquête et la vanité de penser. Il réduit les rations alimentaires de ses hommes, décapite ceux qui le menacent ou le trahissent. Zweig l'épargne parfois. Lors de l'épisode de la « mutinerie de Pâques », les instigateurs sortent graciés. Mais Zweig se sert de l'incident pour montrer la rouerie et le cynisme qui remplacent les vertus humaines chez son personnage, car « à des milliers de lieues de l'Espagne, il ne peut pas se priver d'une centaine de bras ». Pour Magellan, comme pour Zweig, la victoire est une flèche empoisonnée.